

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choiesies, Mises En Vers

La Fontaine, Jean de

Paris, 1759

Fable XXVIII. Philemon Et Baucis.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1703



PHILEMON ET BAUCIS. À MGR. LE DUC DE VENDOSME. Fable CCXLI.

J.B. Oudry inv.

J. Touche sculp.

FABLE XXVIII.

PHILÉMON ET BAUCIS.

A MONSIEUR LE DUC DE VENDOSME.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux :
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille,
Des soucis dévorans c'est l'éternel asyle,
Véritable vautour que le fils de Japet
Représente enchainé sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste ;
Le Sage y vit en paix, & méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour ;
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.
Philémon & Baucis nous en offrent l'exemple,
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hymenée & l'amour, par des desirs constans,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :
Ni le temps, ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
Cloton prenoit plaisir à filer cette trame.
Ils sçurent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos & leur champ par deux fois vingt Étés.
Eux seuls ils composoient toute leur république :
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient !
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient ;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sçut encor se produire.



Ils habitoient un bourg plein de gens, dont le cœur
Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le Dieu de l'Eloquence,
Tous deux en pélerins vont visiter ces lieux;
Mille logis y font, un seul ne s'ouvre aux Dieux.
Prêts enfin de quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble & chaste maison.
Mercure frappe, on ouvre : aussi-tôt Philémon
Vient au devant des Dieux, & leur tient ce langage :
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous : usez du peu que nous avons :
L'aide des Dieux a fait que nous le conservons,
Usez-en : saluez ces pénates d'argille.
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même étoit de simple bois :
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde ;
Encor que le pouvoir au desir ne réponde,
Nos hôtes agréront les soins qui leur font dûs.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus,
D'un souffle haletant par Baucis s'allumerent :
Des branches de bois sec aussi-tôt s'enflammerent.
L'onde tiède, on lava les pieds des Voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs ;
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les Dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe & la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers & les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare :
Cependant, par Baucis, le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas,
Fut d'ais non-façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'Histoire en est crue,

Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solemnelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cérés.
Les divins voyageurs altérés de leur course,
Méloient au vin grossier le crystal d'une source.
Plus le vase verfoit, moins il s'alloit vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident :
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillerent ;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillerent.
Jupiter leur parut avec ces noirs fourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs poles assis.
Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute.
Quels humains auroient crû recevoir un tel hôte !
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux,
Mais quand nous serions rois, que donner à des Dieux ?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre & que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde,
Ils lui préféreront les seuls présens du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur ;
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres loins dès l'enfance élevée :
Elle en veut faire un mets, & la poursuit en vain ;
La volatille échappe à sa tremblante main :
Entre les pieds des Dieux elle cherche un asyle :
Ce recours, à l'oiseau, ne fut pas inutile :
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
Les Dieux sortent enfin, & font sortir leurs hôtes.
De ce Bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
Suivez-nous : Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis, ni vos cœurs.

Il dit ; & les Autans troublent déjà la plaine.
Nos deux Epoux fuivoient, ne marchant qu'avec peine.
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans.
Moitié secours des Dieux, moitié peur, se hâtans,
Sur un mont assez proche enfin ils arriverent.
A leurs pieds aussi-tôt cent nuages creverent.
Des ministres du Dieu les escadrons flottans
Entraînerent sans choix animaux, habitans,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure :
Sans vestige du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces féroces destins.
Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes ;
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, & ses murs
Changent leur frêle enduit en marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues,
En moins de deux instans s'élevent jusqu'aux nues ;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris :
Tous ces événemens sont peints sur les lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis & d'Apelle,
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux Epoux surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'olympie rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur & les mains assez pures,
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et Prêtres, vous offrir les vœux des pélerins ?
Jupiter exauça leur priere innocente.
Hélas ! dit Philémon, si votre main puissante
Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels ;
Cloton feroit d'un coup ce double sacrifice ;
D'autres mains nous rendroient un vain & triste office :
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux

Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux,
Jupiter, à ce vœu, fut encor favorable :
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable ?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis,
Ils contoient cette histoire aux pélerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille.
Philémon leur disoit : ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux Immortels.
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacles d'impies :
Du céleste courroux tous furent les hosties ;
Il ne resta que nous d'un si triste débris :
Vous en verrez tantôt la fuite en nos lambris :
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles :
Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras ;
Il veut lui tendre aussi les siens, & ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée :
L'un & l'autre se dit adieu de la pensée ;
Le corps n'est tantôt plus que feuillage & que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix ;
Même instant, même sort à leur fin les entraîne :
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
~~On les va voir encore, afin de mériter~~
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah ! si... Mais autre part j'ai porté mes présens.
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fideles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.



Vendôme, consentez au los que j'en attens ;
Faites-moi triompher de l'envie & du temps.
Enchaînez ces Démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des Héros & de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut,
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer feroit œuvre infinie :
L'entreprise demande un plus vaste génie ;
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer,
Sans parler de celui qui force à vous aimer ?
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages ;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages ;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présens
Que nous font à regret le travail & les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des Dieux les possède, c'est vous ;
Je l'ose, dans ces vers, soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homere,
Vient de les retoucher attentive à vous plaire :
On dit qu'elle & ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet tout le sacré vallon :
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border les rivages !
Puffent-ils, tout d'un coup, élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon & Baucis !



(Fable CCXLI.)

